

La littorale #6 **l'art à la plage**

André-Louis Paré

Numéro 116, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85655ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paré, A.-L. (2017). La littorale #6 : l'art à la plage. *Espace*, (116), 76–83.

La littorale #6 : l'art à la plage

BIENNALE INTERNATIONALE D'ART CONTEMPORAIN
ANGLET - CÔTE BASQUE

André-Louis Paré



Dans les pays où la politique culturelle favorise la démocratisation de l'art, des événements présentant un choix d'œuvres d'artistes contemporains dans l'espace public sont relativement fréquents. Mais lorsque ces événements s'immiscent dans un espace dédié principalement aux loisirs qu'offre la plage, le phénomène devient plutôt rarissime. C'est pourtant l'idée originale de la biennale d'Anglet. Située entre Biarritz et Bayonne, et partageant plusieurs kilomètres de la côte Atlantique, la commune d'Anglet propose, depuis 2005, une biennale d'art contemporain en plein air¹. Chaque édition présente les œuvres d'environ une douzaine d'artistes installées dans un environnement propice aux vacances.

Pour cette récente édition, intitulée *Rivage – Rivages*, le commissaire Paul Ardenne, historien de l'art et auteur de nombreux essais, dont *L'art contextuel*², a voulu souligner, sous différents aspects, les préoccupations que peut générer le rivage comme frontière liquide. Mentionné deux fois dans le titre, dont l'un est au pluriel, le mot « rivage » réfère autant à un lieu de loisir qu'à un espace de vie de plus en plus menacé. Dans ce contexte, la plage perd de sa superbe. Elle ne représente plus la liberté retrouvée, comme le sous-entendait un célèbre slogan de Mai 68; bien au contraire, la plage est aujourd'hui un territoire qui doit défier les forces « naturelles » causées par les changements climatiques.

Aire de loisir/aire de jeu

Pour la majorité du public, la plage signifie encore et surtout un lieu de villégiature. Avec la mer et le son envoûtant des vagues, son sable chaud, la plage, comme « construction sociale et culturelle³ », favorise depuis plus d'un siècle le tourisme balnéaire. Aussi, la plupart des œuvres exposées se devaient de proposer un aspect visuellement attrayant, même si elles ne sont pas sans susciter des interrogations. Pour le collectif Art nOmad, il s'agissait surtout d'animer des groupes de discussion autour de l'idée de création. Intitulée *Accroche-Cœurs*, leur installation participative se voulait un clin d'œil à une légende locale, celle de la grotte de la Chambre d'Amour où deux jeunes amants furent, dit-on, engloutis par l'océan. Faite en métal et permettant d'y accrocher des vœux, l'œuvre en forme de deux cœurs entrecroisés avait pour prétexte la participation populaire. À ce jeu qui incite au partage ou à l'échange, l'œuvre de l'artiste Benedetto Bufalino, intitulée *Terrain de Sport*, semble toute désignée. Située dans un secteur de la plage dédié au volleyball, elle pouvait être utilisée afin d'y jouer en équipe. D'une superficie de vingt mètres sur trente, l'œuvre invite certes à la participation, mais les murets tout blancs qui dessinent les contours d'un jeu improbable pouvaient aussi s'avérer un obstacle. Connu pour ses œuvres d'art public, où l'utilité de certains objets est détournée, Bufalino aime susciter l'étonnement, celui que provoque l'extraordinaire, ce hors norme qui fait sourire.

Or justement, le tourisme balnéaire aime profiter de ces instants de bonheur que lui offre le paysage maritime. Au premier coup d'œil, les faux palmiers colorés de Laurent Perbos ont tout pour plaire. Ayant pour titre *Floride*, ils suggèrent ces images de cartes postales

qui nous font rêver de la vie béate sous les tropiques. Toutefois, dans leur représentation kitsch, ces arbres exotiques fabriqués d'étais de chantier et de frites de piscine multicolores s'accordent surtout à une société de loisirs qui rime avec le consumérisme. Le spectateur aurait beau être d'abord séduit par ces « palmiers » de pacotille, il n'en demeure pas moins qu'au-delà de leur aspect joyeux, ces arbres artificiels, faits en partie de caoutchouc, peuvent aussi souligner le fragile équilibre écologique d'un environnement de plus en plus pollué.

Climat atmosphérique/Climat politique

L'idée que nous sommes entrés dans une ère géologique désignée d'Anthropocène fait de moins en moins de doute⁴. Elle correspond à une époque où les activités humaines ont eu un impact significatif sur l'écosystème terrestre. Au sein de cette nouvelle époque, les nuages ont beau encore nous faire rêver et stimuler par leur forme l'imagination, ils sont aussi des éléments de la nature qui peuvent contribuer au réchauffement de la planète. Certes, l'œuvre *Django* de l'artiste Fabrice Anglade, en rappelant un cumulus annonciateur de beau temps, est loin d'être menaçante. Elle rappelle plutôt la douceur méditerranéenne. Mais la menace peut se présenter autrement. La plage est un territoire facile à conquérir en temps de conflit. Historiquement, il est propice aux invasions. Lors de la Deuxième Grande Guerre, les forces d'occupation allemande ont érigé sur toute la côte atlantique des bunkers. Un de ces bunkers se trouve à Anglet à l'embouchure du fleuve Adour. De là l'intérêt pour l'artiste turque Kemal Tufan d'y installer une œuvre nommée *U-boat*. Avec sa forme suggérant un sous-marin, Tufan transforme cette structure oblongue en un symbole de paix. Grâce à la collaboration

d'un organisme d'entraide de la région angloise, il l'a recouverte de différents vêtements multicolores. Contrairement à ces engins militaires propulsés par des réacteurs nucléaires, l'œuvre *U-boat* de Tufan symbolise le partage et la coopération. Elle suggère l'importance de se doter d'une écologie politique par laquelle il est permis d'espérer une autre façon d'habiter le monde.

C'est, bien sûr, dans cet horizon que les artistes Lucy + Jorge Orta du Studio Orta s'exécutent. Pour la biennale, ils ont installé une œuvre appelée *Unité d'intervention mobile*. Il s'agit d'un ancien véhicule de l'armée transformé et équipé d'objets et de matériaux de survie (civières, lits de camp, bouées, seaux, bidons). Elle s'insère dans un projet plus vaste : le bureau de délivrance de passeport international Antarctique. Connu comme un continent dédié à la science, à la préservation des ressources naturelles et à la biodiversité, l'Antarctique représente un symbole puissant, une utopie d'un monde sans frontières. Mais pour l'heure, *Unité d'intervention mobile* nous renvoie à un de ces modules proposés par les artistes et destinés à faciliter l'autonomie et la mobilité des personnes. Elle rappelle que nous ne sommes jamais tout à fait à l'abri des situations malheureuses. D'autant que, non loin de là, une des œuvres fortes de cette biennale a pour titre *Exit Light* d'Andrea Mastrovito. Elle se présente sous forme de quelques statues rappelant

des migrants rescapés de la mer; sinon, des victimes d'intempéries venues s'échouer sur la plage. Ces sculptures de sable constamment ravagées par l'eau et le vent ont, à quelques reprises, été refaites afin de ne pas disparaître trop rapidement. Pour faire écho à ces statues, à la vie précaire, on pouvait voir, dans le parc écologique Izadia, l'œuvre *Enlèvement* de Rachel Labastie. Faite de terre crue, modelée à la main par l'artiste, celle-ci représente une embarcation semi-enfouie dans le sol, celui qui exprime notre lien physique au seul monde qui nous est cher.

Disparaître/Renaître

Depuis plusieurs décennies, les plages d'Anglet, réputées pour le surf, subissent les contre coups du développement industriel. Sans être en péril, la situation ne va pas en s'améliorant. Dans ce contexte, l'invitation faite à l'artiste Shaun Gladwell pour y présenter une série de sept vidéos où l'océan est donné en spectacle était bienvenue. D'autant que l'artiste, déjà habile en planche à roulettes, est lui-même un surfeur aguerri. Parmi ses vidéos présentées dans un petit conteneur se trouvait *Storm Sequences* (2000) dans lequel l'artiste sur sa planche effectue des mouvements chorégraphiés près d'une mer agitée. On pouvait y voir aussi *The Flying Dutchman in Blue* (2013) qui reprend un opéra de





Benedetto Bufalino, Terrain de Sport, 2016. Briques de constructions, enduit blanc, 450 m². Photo : Karine Pierret-Delage.

Richard Wagner, mais en y substituant des surfeurs aux marins. Par son immensité, son aspect inconnu, l'océan fascine; mais de nos jours, il n'est plus seulement objet de représentation en peinture, il est source de nombreuses préoccupations. Si, dans les vidéos de Gladwell, une dimension romantique se dégage, nous sommes – il me semble – loin de celle d'Henry David Thoreau qui promulgue un paradis à reconquérir et auquel se réfère l'artiste Conrad Bakker avec sa réplique de la célèbre cabane du poète présentée dans le parc écologique Izadia.

Sans être un désir de ce qui fût, le romantisme suppose un désir d'absolu. Et si on se fie aux poèmes que nous livre l'artiste Robert Montgomery, ce désir sera précédé par de grands bouleversements. Inscrits sur le haut d'une immense scène extérieure, il est question de renaissance sur fond de perte, de renouveau « après l'âge du pétrole ».

Il est question aussi de terre sans frontières. Ces poèmes, illuminés la nuit, nous parlent de ces moments d'après, ceux que nous redoutons et que nous espérons⁵. On le comprend, la catastrophe évoquée dans ces poèmes s'ouvre sur des temps nouveaux; or, ce n'était pas le cas d'une œuvre intitulée *8 minutes* du duo polonais C. T. Jasper et Joanna Malinowska. Le titre réfère au fait que si le Soleil est détruit, nous le saurons après huit minutes. Les artistes avaient prévu détruire cette œuvre lors d'une performance pendant la biennale, elle a malheureusement brûlé accidentellement la veille du vernissage.

Développé il y a quinze ans par le commissaire Paul Ardenne, l'art contextuel visait essentiellement des pratiques qui engagent la création artistique « en milieu urbain, en situation, d'intervention, de participation ». Avec cette 6^e édition de la biennale d'Anglet, l'art contextuel élargit son



territoire en reconnaissant l'apport, devenu important, des questions d'ordre environnemental au sein de l'art contemporain⁶. Et ces questions éthiques ne sont pas à envisager depuis un autre rivage, celui qui nous permettrait tout bonnement de regarder les choses de l'extérieur; bien au contraire, ce rivage est bel et bien le nôtre de sorte qu'une exposition d'œuvres d'art en plein air doit autant faire plaisir à voir qu'à faire ressentir des idées, des sentiments qui puissent éventuellement nous rendre meilleurs.

1. Pour son édition 2016, qui a eu lieu du 26 août au 2 novembre 2016, la biennale d'Anglet a pris pour la première fois le nom La Littorale. Pour la programmation complète et pour visionner les vidéos présentant la proposition du commissaire et les artistes : <http://www.lalittorale.anglet.fr/>

2. Paul Ardenne, *Un art contextuel : création artistique en milieu urbain, en situation, d'intervention, de participation*, Paris, Éd. Flammarion, 2002.

3. Jean Rieucou et Jérôme Lageiste, « La plage, un territoire singulier : entre hétérotopie et antimonde », *Géographie et cultures*, n° 67, 2008. En ligne : <https://gc.revues.org/995?lang=en>

4. Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz, *L'événement anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*, Paris, Seuil, 2013.

5. « Et les hommes créeront de nouvelles littératures et l'âge du pétrole sera oublié et nous redeviendront (sic) sable et nos mots oubli ». « De nouveaux pays apparaîtront sur les hauteurs, là même où ils étaient quelques-uns à se réunir dans leur monde posséder des terres sera illégal ».

6. Voir le dossier n° 110 (Printemps -Été 2015) de la revue *ESPACE art actuel*, ayant pour thème : « Les formes de l'écologie / Forms of Ecology ».

André-Louis Paré est critique d'art et commissaire indépendant. Il est directeur et rédacteur de la revue *ESPACE art actuel* depuis décembre 2013.

P. 80 haut : Kemal Tufan, *U-Boat*, 2016. Bas : Studio Orta (Lucy + Jorge Orta), *Unité d'intervention Mobile*, 2016.
 P. 81 : Rachel Labastie, *Enlèvement*, 2016. Terre crue, 10 x 4 m. Photos : Karine Pierret-Delage.
 P. 82-83 : Andrea Mastrovito, *Exit Light*, 2016. Coques en plastique, sable. Photo : ALP.





